

Que les anciens nous guident par Arthur Hubschmid, éditeur à l'Ecole des loisirs

A la fin des années soixante-dix, j'avais l'ambition de créer une collection de livres d'images bon marché. Rowohlt en Allemagne avait commencé le mouvement avec sa série Rotfuchs. Diogenes en Suisse peu après lançait les Kinder-Taschen-Büscher. J'ai décidé de les imiter, d'abord en important les Rotfuchse et puis en copiant Diogenes avec une série que nous appelions alors - et qui s'appelle toujours - Lutin poche. Cette collection s'adresse à des enfants de quatre à sept ans. Elle est donc réservée aux livres d'images. Le format est standardisé (quinze sur dix-neuf centimètres) soit à l'italienne, soit à la française. Brochés, ces livres sont imprimés sur un papier de fort grammage et de bonne qualité. Le prix de vente à l'époque tournait autour de vingt francs français, c'est-à-dire moins de la moitié du prix d'un livre relié.

Mon ambition était de réunir dans cette collection une bibliothèque mondiale des meilleurs livres d'images depuis l'origine du genre.

Au fil des ans, j'ai donc publié ou republié dans cette collection les grands français: Boutet de Monvel, Rabier, Brunhoff, Samivel et quelques classiques du monde entier: Carrol et Tenniel, Browning et Greenaway, Bemelmans, Rey et naturellement Heinrich Hoffmann avec le *Struwwelpeter* et Wilhelm Busch avec *Max et Moritz*.

La difficulté majeure du *Struwwelpeter* comme de *Max et Moritz* était de découvrir un traducteur capable de retrouver en français, la verve et l'innocence de l'original en allemand. Le journal satirique *Charlie mensuel* publia juste à ce moment-là un extrait de l'oeuvre de Wilhelm Busch dans une traduction et avec un commentaire enthousiaste de son directeur: Cavanna. Je l'ai immédiatement contacté pour lui proposer la traduction de *Max et Moritz*. Et dans la foulée de *Struwwelpeter*, Cavanna explique dans une courte préface à notre édition, qu'il a essayé de traduire *Struwwelpeter* aussi fidèlement que possible en (je cite): "me pliant au rythme désinvolte de ses vers sans prétention qui sautillent joyeusement sur leurs sept ou huit pieds. S'il m'est arrivé de prendre quelques libertés, c'est que les mots français ont rarement la brièveté des mots allemands et que la phrase française n'offre pas les mêmes raccourcis. (...) N'oublions pas que ce sont là des vers pour rire et que l'auteur lui-même ne se gêne pas pour faire craquer le corset lorsqu'il l'étouffe." Voilà pour la traduction.

Cavanna ajoute un petit paragraphe "moral": "La cruauté, parfois brutale des histoires, leur moralisme simplet, surprendront les parents d'aujourd'hui. L'auteur s'explique fort bien sur ce point dans sa postface. J'ajouterai ceci: les enfants en raffolent, et plus c'est cruel, plus ils en redemandent. Tirez-en la conclusion qu'il vous plaira !"

En effet: le *Struwwelpeter* a toujours provoqué la chair de poule aux éducateurs. Ils reprochent à son auteur de punir ses héros avec une excessive cruauté. Les pédagogues craignent sans doute que les enfants s'identifient aux héros. Deux conséquences pourraient en découler: soit le lecteur voudra imiter les méfaits des héros et deviendra donc désobéissant et puis - qui sait - un futur délinquant soit le lecteur est tellement effrayé par la punition qu'entraîne l'action irréfléchie - ou simplement audacieuse - qu'il abandonne toute velléité à une saine autonomie et deviendra plus tard un assisté éternel qui inquiète tant les parents d'aujourd'hui.

Cruel dilemme. Allons voir ce que l'auteur dit dans sa préface à la centième édition du *Struwwelpeter*, mentionnée par notre traducteur Cavanna: "A cette époque (nous sommes en 1843-1844) en dehors de ma fonction de médecin des aliénés, j'exerçais la médecine générale en ville. Le médecin a, avec les enfants de trois à six ans des rapports tout à fait particuliers. Quand l'enfant est en bonne santé, on utilise souvent le médecin comme moyen d'éducation: "Si tu manges trop de

chocolats, le docteur va venir et il te donnera un médicament très mauvais, peut-être même il te posera des sangsues !”

Il s’ensuit que lorsque l’enfant est malade et que le docteur entre dans la chambre, le petit ange hurle de terreur, se débat et cherche à s’enfuir. Tout examen devient impossible.

Le médecin ne peut pas perdre des heures à essayer d’apaiser l’enfant. En ce qui me concerne, j’y parvenais habituellement assez vite en utilisant une feuille de papier et un crayon. J’improvise sur le champ une historiette comme celles qui figurent dans le *Struwwelpeter*. Je la griffonne en trois coups de crayon et en même temps je la raconte de la façon la plus vivante possible. Le petit récalcitrant se calme, ses larmes sèchent et le médecin peut donner ses soins aisément.” Le Docteur Hoffmann inventa donc ses histoires pour enlever la terreur qu’il inspirait aux enfants. Comme il le dit un peu plus loin dans cette même postface, “le livre est là précisément pour susciter des représentations déraisonnables, horribles, exagérées. L’enfant, c’est le peuple, et il sera difficile à ces éducateurs bien intentionnés d’extirper de la mémoire populaire et de la chambre d’enfant les histoires du Petit Chaperon Rouge dévoré par le loup et de blanche-neige empoisonnée par sa belle-mère. La stricte raison ne peut émouvoir une âme d’enfant mais la fait dépérir misérablement.”

Voilà une belle prise de position. Heinrich Hoffmann dit avec simplicité comment son métier de médecin l’a amené à devenir auteur d’historiettes pour enfants et qu’un auteur (même d’historiettes seulement) s’adresse à “l’âme” tout autant qu’à la raison de son lecteur. Et ceci surtout si son lecteur est un enfant.

Si je voulais réunir dans une collection Heinrich Hoffmann, Wilhelm Busch, Benjamin Rabier, Beatrix Potter, Jean de Brunhoff, Ludwig Bemelmans, Mary Hall Ets, Tomy Ungerer, Maurice Sendak; bref tous les “grands” de la courte histoire du livre d’images, c’est pour affirmer que sans auteur, il n’y a pas de livre.

Ne souriez pas. Les années cinquante, même soixante ne sont pas si loin. A l’époque - du moins en France - il n’existait quasiment plus d’auteurs de livres d’images reconnus. Il y avait deux marques: Walt Disney (chez Hachette) et le Père Castor (chez Flammarion). Si les livres de ces deux éditeurs ne se ressemblaient pas, l’idée était la même: fidéliser les parents-enfants à une marque. Comme on est fidèle à une poudre à laver ou à une eau minérale, les parents (et ensuite leurs enfants et ainsi de suite) s’habituèrent à acheter Walt Disney si on était de milieu modeste et Père Castor si on était de milieu aisé.

Cela a failli marcher et je dirais que l’édition du livre pour enfants est toujours menacée par cette tentation marchande. Etant donné que les parents veulent se rassurer, ils font volontiers confiance à “l’aura” d’une marque: ça ne peut pas être mauvais puisque cela existe depuis toujours ou cela ne peut pas être mauvais puisque c’est célèbre. Et comme les parents ne lisent pas ou avec peu d’esprit critique ce qu’ils donnent à leurs enfants, ils ne changent pas facilement d’opinion.

Toute ma politique éditoriale est basée sur l’auteur. Je souhaite publier des auteurs forts, singuliers et opiniâtres. D’où aussi ma tendance à privilégier l’auteur-illustrateur. Les grands classiques du livre d’image sont pour la plupart l’oeuvre d’un seul auteur. Et presque toujours, c’est un homme (ou une femme) de l’image. C’est d’abord un dessinateur qui, en quelques coups de plume, met en scène ses personnages. Ensuite un autre dessin, puis un autre nous entraîne en une succession d’instantanés vers l’histoire. Souvent l’auteur-illustrateur débutant est mal à l’aise dès qu’il s’agit de construire une histoire et souvent encore plus quand il faut y ajouter les mots, les dialogues.

L’éditeur doit encourager, guider, conseiller et le cas échéant assister ses auteurs débutants. Naturellement la première tâche - et peut-être la plus hasardeuse - est de choisir parmi les prétendants-auteurs celui ou celle qu’il publiera. Ensuite d’ouvrir et de nourrir un constant dialogue. La maison d’édition doit être une université et un atelier à la fois, à l’égal peut-être de ce qu’était l’atelier des imprimeurs jusqu’à l’avènement de l’industrialisation.

C'est du moins ce que nous essayons de faire à *L'école des loisirs*: une université-atelier d'où sortiraient des histoires cocasses et de drôles d'images afin de parler à l'âme de nos lecteurs et de sauver en nous une partie de notre âme d'enfant. Car comme le dit Heinrich Hoffmann: celui qui a su sauver une partie de son âme d'enfant jusque dans sa vie d'adulte, celui-là est un homme heureux.

Extrait de "Autour de Crasse-Tignasse", Actes du Colloque de Bruxelles (1995) coédités par le Théâtre du Tilleul, A.L.I.S.E et le Théâtre La montagne magique. Difusion Editions Lansman.